

PROGRAMA CULTURAL
2009

FUNDACIÓN SANTA MARÍA D ALBARRACÍN

Aquello no había empezado muy bien. Había esperado en el aeropuerto. Poco, pero demasiado. Detesto esperar. Era tarde. Quedaban dos horas de carretera.

Llegamos en plena noche a Albarracín, y desde ese instante este nombre resuena para mí como un destello de luz, un pase de magia, una belleza asombrosa; y también: la virilidad encarnada. ¡Albarracín! ¡Albarracín! ¡Albarracín! ¿Cómo cansarse de pronunciar un nombre tan bello? Voz grave, dicción rápida... Hay palabras en español que suenan como órdenes eróticas. ¡Albarracín! ¡¡¡Ohhh, sí!!!

El golpe al despertar. En el paño de la cortina, mi ventana me arroja a la cabeza una roca dorada. Atónita, nuevo dulcemente los ojos, mi ventana me sigue y me lanza a la cara encuadres que arranca a la montaña. Contengo la respiración. ¿Qué mundo es éste? ¿Dónde me han traído esta noche? Avanzo, es todo el pueblo el que me salta encima, con sus piedras ocres, rosas, su campanario, sus pájaros, su luz, su vasto paisaje, su muralla que corre, ligera en el cielo completamente azul.

Toda esta belleza rueda sobre el torrente, explota hacia el cielo, estrecha sus piedras como una joya, caracolea en el aire intenso de la cima de las montañas. La luz de la mañana posa sobre todo esto un aderezo irreal, gris-dorado.

Salto de mi cama, Albarracín me atrapa, me asalta; "¡mírame! ¡mírame!", sin cesar saca de su sombrero un punto de vista diferente, estupefaciente, suntuoso. Una escalera por aquí, una calle estrecha por allá, un arco por el que se rueda escaleras abajo hasta una plaza asombrosa, casas enmarañadas las unas dentro de las otras, una brecha sobre la roca, todo esto en una armonía tan perfecta que cuando pido mi café, he dejado la Tierra.

Estoy estupefacta. Fuera, las casas estrechan el cielo. Dentro, el paisaje entra perfectamente compuesto por las ventanas; me mira con sus dos ojos cuadrados. Cada vista está ordenada sobre ella misma como un cuadro, sin embargo son las dos vistas juntas las que me observan. Los cruceros de la ventana separan el paisaje. En los muros juego al escondite con estas composiciones móviles. ¿Seguro que es una ventana? La creeríamos virtual. No, todo esto no es verosímil, es un sueño.

Catherine Zask · febrero 2009

Ça n'avait pas bien commencé. J'avais attendu à l'aéroport. Peu, mais tout de même. Je déteste attendre. Il faisait nuit. On avait deux heures de route.

On est arrivés en pleine nuit à Albarracín, dont le nom sonne désormais pour moi comme un éclat de lumière, un tour de magie, une beauté ahurissante; et aussi: la virilité incarnée. Albarracín ! Albarracín ! Albarracín ! Comment se lasser de dire un si beau nom ? Voix grave, diction rapide... Il y a des mots en espagnol qui sonnent comme des ordres érotiques. Albarracín ! Oooh oui !!!

Le choc au réveil. Dans les pans du rideau, ma fenêtre me jette à la tête une roche dorée. Éberluée, je bouge doucement les yeux, ma fenêtre me suit et m'envoie au visage des cadrages qu'elle arrache à la montagne. Je respire à peine, c'est quoi ce monde ? Où m'a-t-on déposée cette nuit ? J'avance; c'est le village tout entier qui me saute à la figure, avec ses pierres ocres, roses, son clocher, ses oiseaux, sa lumière, son paysage si ample, sa muraille qui file, légère dans le ciel tout bleu.

Toute cette beauté dégringole vers le torrent, jaillit vers le ciel, resserre ses pierres comme un joyau, caracole dans l'air vif au sommet des montagnes. La lumière du petit matin dépose sur tout cela une parure irréal, gris-doré.

Je saute de mon lit, Albarracín me happe, m'assaille; « regarde-moi ! regarde-moi ! », sans arrêt elle sort de son chapeau un point de vue différent, stupéfiant à chaque fois, somptueux. Un escalier par ci, une rue étroite par là, une arche par laquelle on déboule sur une place ahurissante, des maisons enchevêtrées les unes dans les autres, une trouée vers la roche, tout cela dans une harmonie tellement parfaite que lorsque je commande mon café j'ai quitté la Terre.

Je suis abasourdie. Dehors, les maisons enserrent le ciel. Dedans, le paysage arrive tout composé par les fenêtres; il me regarde avec ses deux yeux carrés. Chaque vue est rassemblée sur elle-même comme un tableau, pourtant c'est bien les deux vues ensemble qui m'observent. Les meneaux de la fenêtre séparent le paysage. Dans les bâtisses je joue à cache-cache avec ces compositions mouvantes. Est-ce bien d'ailleurs une fenêtre ? On la croirait virtuelle. Non, tout cela n'est pas vraisemblable, c'est un rêve.

Catherine Zask · février 2009



